

-:- Les Riches contre la Culture -:-

ECRIVAINS ET ARTISTES

Berlin, 14 novembre 1923.

Je n'oublierai plus la pénible impression que me fit l'Allemagne à la fin de 1921, à une époque où pourtant elle atteignait — en comparaison avec les temps présents — l'apogée de sa prospérité d'après-guerre : le mark valait 20 centimes. J'éprouvai à Berlin un sentiment confus d'oppression et presque de désespoir. A l'analyse, j'en discernai bientôt les causes. Déjà, on percevait en toutes choses dans cette métropole affamée les indices d'un profond déclin de culture. Une misère encore honteuse coudoyait dans les rues l'éclatant mauvais goût des nouveaux riches. De l'affiche à la chansonnette, de l'étagère à la coiffure des passantes, du journal illustré à l'exposition artistique, il y avait sur toutes choses la marque indélébile d'une défaite de la civilisation, d'un amoindrissement de culture. Je m'enquis des jeunes écrivains et des poètes. Ils venaient de publier une remarquable anthologie, sous ce titre significatif : *Daemmerung der menschen (Le Crépuscule des Hommes)* (1). Je m'enquis des penseurs : quelques cénacles de rêveurs ou de snobs discutaient la sagesse bouddhique du comte Keyserling, d'autres, la mystique anthroposophique de Rudolf Steiner — philosophie de toutes les décadences, rappel de la corruption intellectuelle des derniers siècles d'Alexandrie. — On discutait surtout avec passion ce grand livre pessimiste, pénétré à chaque page d'affirmations réactionnaires, d'Oswald Spengler, le *Déclin de l'Occident* (2). La décomposition du régime capitaliste faisait déjà peser sur tout ce peuple une lourde condamnation. Les hommes pour lesquels la culture est le résultat le plus précieux de l'effort des sociétés vivaient sous le coup d'une désolante obsession de décadence...

Que pensent-ils, aujourd'hui ? Il est difficile de s'en rendre compte dans la démoralisation générale. Il ne paraît plus guère de livres nouveaux. On ne pourrait plus commencer aujourd'hui l'édition de Spengler ou des poètes découragés. La librairie est l'une des industries les plus atteintes par la crise. Les penseurs et les artistes se taisent. On n'entend plus que quelques voix de démagogues. Sur les tréteaux de Munich, un Hitler, sous-officier prolix, se proclame, après six coups de feu lâchés au plafond d'une brasserie, dictateur d'Empire. Dans les artères centrales de Berlin, on entend crier « Mort aux Juifs ! » tout comme jadis, sous le Pendeur des Russiens dans les petites villes de Bessarabie, en retard de trois siècles sur la culture occidentale. La faim tenaille les gens. Un avocat, illustre il y a trente ans, est mort de faim. Un vieux savant s'est suicidé... Ceux qui veulent vivre ou survivre peinent dur. Je connais un vieil ingénieur septuagénaire qui s'est fait cordonnier. Les habiles spéculent, achètent, vendent, revendent des dollars, des coupures de l'emprunt or, des livres rares, des timbres postes. Penser, écrire, lire ? Il faut manger demain. Il faut dépenser ce soir les assignats qu'on a touchés ce matin, de peur qu'ils ne vailent plus rien demain. Les dimanches soir, on voit aux abords des gares de vieux intellectuels rentrer des banlieues courbés sous le poids du sac de pommes de terre...

(1) Théodore Daebler, Iwan Goll, Walter Hasenclever, E. Lesker-Schuller, L. Rubiner, René Schickelé, etc. Les mêmes écrivains avaient publié auparavant — 1919 — un beau volume tout rempli d'espérances révolutionnaires — et dont le titre était tout aussi éloquent : *Camarades de l'Humanité*.

(2) *Untergang der Abendlandes*. La traduction mot à mot de ce titre est plus significative : *Le déclin de la Terre du Soir*.

Je sais bien qu'on a vécu la même famine en Russie ; mais là-bas, ç'a été pour affirmer à la face du monde une vérité nouvelle, pour poser, dans la peine et le sang, dans la neige et l'angoisse, sans doute ! la première pierre d'une Société nouvelle. Et tout ce qu'il y avait de vraiment vivant dans la vaste Russie le savait : sans quoi, la Révolution serait morte depuis longtemps, et nous n'assisterions point à l'admirable renaissance des lettres russes qui est peut-être dans la stagnation et la décomposition générale de la culture européenne la seule victoire de l'avenir.

J'ai tout récemment visité à l'Académie des Beaux-Arts l'Exposition Automnale de Peinture et de Sculpture. Aucune de ces fêtes de couleur offertes coutumièrement à nos yeux par les peintres français ou russes. Une impression d'ensemble en tons gris-noirs. Ni plastique harmonieuse, ni lignes pures, ni lumière. Du tourment, de la souffrance, des audaces fatiguées, par-dessus tout de la laideur, de la tristesse, une psychologie de névrosés. Les artistes que je crois les meilleurs, Kokoschka, Barlach, Albert Birkle, Max Klewer ont cela de commun entre eux et avec les médiocres qu'ils ignorent la joie. Par contre, il en est qui, semble-t-il, ne veulent plus, ne peuvent plus voir que ténèbres. Barlach sculpte dans le bois de lourds paysans trapus, têtus, crispés, mauvais qu'on devine *Jeteux d'sorts, metteurs d'feu sorciers, jacques, vendéens, venus des campagnes hallucinées d'un Verhaeren*. Kaethe Kollwitz confesse dans trente dessins une autre obsession. L'ouvrière hâve, au ventre ballonné par la grossesse, semble incarner pour elle toute la souffrance de ce temps. La Mère, l'Enfant, la Faim, la Mort : l'art de Kaethe Kollwitz, combine ces quatre personnages en une *Danse macabre* continue. Et je comprends cette artiste. Ne vit-elle pas dans le nord de Berlin, en plein faubourg de misère prolétarienne ? Son atelier voisine avec le cabinet du médecin — du médecin des pauvres — de son mari. — Devant d'autres œuvres, des artistes les plus différents, une interrogation s'est imposée à mon esprit : « Est-ce l'homme, cet avorton difforme, qu'on retrouve en toutes les toiles, sur tous les cartons, est-ce le visage de l'homme ce masque grimaçant, contorsionné, noir et laid ? » Il m'a bien fallu conclure : — Oui, *Ecce Homo !* C'est bien ainsi que l'art décadent d'une fin de civilisation se représente l'Homme. Vaincu. Mutilé. Dégénéré.

Deux traits généraux : l'absence de joie, l'absence de force. Une double résultante : laideur — désespérance. Le seul des artistes allemands d'aujourd'hui chez lequel on retrouve sans cesse une note de force est Georg Grosz — un révolutionnaire. — Mais pour lui, l'homme, l'homme des classes dirigeantes — n'a de vigueur que parce qu'il est essentiellement une brute qui tue, bâfre, et fornique...

LES MŒURS

La culture d'un peuple tient davantage dans ses mœurs que dans les œuvres de ses intellectuels. A ce point de vue, le spectacle de l'Allemagne actuelle est plus poignant encore. Toute une série de grands faits sociaux en voie d'accentuation continue depuis des années déjà, caractérisent sa décadence. Ce sont :

1° La paupérisation des classes moyennes, souvent tombées au-dessous du prolétariat, parce que moins armées pour la lutte quotidienne. Le développement du fascisme n'en est qu'une conséquence. Si l'on tient compte de ce que les classes moyennes de l'Allemagne, nombreuses, instruites et respectées — avant la guerre —